

Variété

Autor(en): **Veillot, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 46

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177336>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

d'un projet aussi hardi que dangereux. Elle voulait profiter de la guerre d'Italie pour déclarer, elle aussi, la guerre à la France. Grâce à la saine raison de son Altesse, et à mes conseils judicieux, cette audacieuse entreprise échoua dans son germe, et la France fut momentanément préservée d'une invasion. Le prince récompensa mes services par la dignité de chambellan et l'ordre de la Dinde rouge de 3^e classe.

Mais ces considérations sont étrangères au but de ma lettre ; j'y reviens donc sans détour.

On sait généralement que Turin est la capitale du nouveau royaume d'Italie. Florence, Rome et Naples sont situées plus bas dans la botte, et Milan est à peu près sur la même ligne.

Or, S. M. l'empereur des Français désire que Florence soit choisie comme capitale du royaume d'Italie. Ces intentions, que S. M. I. avait bien voulu me communiquer, mais que j'ai enveloppées du secret diplomatique, ces intentions, dis-je, se sont manifestées tout dernièrement d'une manière positive. Elles ont rencontré une vive résistance chez le peuple piémontais, qui veut absolument avoir une capitale sur le Pô.

Que résultera-t-il du conflit des intérêts divers ?

L'Autriche, menacée dans ses possessions italiennes, acceptera-t-elle, de gaieté de cœur, un arrangement aussi funeste à son influence ? Le Pape ne comprendra-t-il pas le danger perpétuel qui menace son autorité temporelle ? Evidemment, et l'on peut s'attendre à des pourparlers diplomatiques d'une certaine gravité.

L'autre jour, je me trouvais à Vienne dans le cabinet du grand chambellan comte de Schmerling, et ce haut personnage me laissa prévoir des éventualités bien fâcheuses. « Venise, me dit-il, est sur la mer Adriatique ». Je compris, et me retirai pour méditer cette gracieuse confidence.

Les détails qui précèdent suffiront, j'imagine, pour faire comprendre à tout lecteur intelligent l'état de la question italienne. Mon but, en écrivant ces lignes, a été de rassurer les populations de l'Italie méridionale contre les conséquences du traité franco-italien ; et j'estime l'avoir atteint, aussi bien qu'il était possible, par la voie de votre journal.

Agréé, Monsieur le rédacteur, etc.

L'oracle de Clarens.

P. S. La *Patrie* a aussi un correspondant diplomatique, mais je dois faire observer que celui-ci n'a jamais été dans un cabinet, ni dans l'intimité des têtes couronnées.

VARIÉTÉ.

Au moment où Nadar allait quitter Bruxelles pour s'élancer dans les airs avec son *Géant*, il recevait de M. Louis Veuillot la charmante lettre que voici :

« Mon cher ami,

» J'apprends que vous allez partir et c'est pourquoi

je vous écris. Sachez que mes vœux vous suivent. Bon voyage et bon retour. Nous prions Dieu de vous traiter selon votre cœur et non selon votre esprit. Mon pauvre cher Nadar, vous êtes un bon et loyal garçon qui jouez trop à vous casser le cou pour ne pas paraître destiné à mourir de vieillesse, bien tranquillement, sur de bons matelas. J'espère que Dieu ne prendra pas garde à vos blagues sans fiel, et patient comme un bon père envers un garnement de bon cœur, se contentera de vous donner des chiquenaudes élémentes. Pourtant il ne faut pas s'y fier. Dieu vous a bien traité, vous ne lui avez pas rendu la pareille, et vous trouveriez bien ingrat quiconque agirait envers un bienfaiteur terrestre comme vous agissez envers Celui qui vous a donné votre solide cuirasse, votre brave cœur, votre claire intelligence, votre excellente femme, votre enfant, vos amis et même votre ballon sans parler de beaucoup d'autres choses. C'est pourquoi, mon cher Nadar, quand vous serez en l'air, si vous croyez que vous êtes en train de descendre trop vite, hâtez-vous de jeter l'ancre en haut... Criez vers *Celui qui est*. C'est lui qui sauve même lorsqu'il laisse tomber. Dans un seul cri, il y a la foi, le repentir, l'amour. Il entend et il est père.

» Adieu, mon cher ami, dans l'espérance de vous revoir et de vous embrasser.

» L. VEUILLOT. »

» 22 septembre 1864. »

On sait que le *Géant* a opéré heureusement sa descente, près d'Ypres, à vingt-cinq ou trente lieues de Bruxelles.

Un type en progrès.

Quelle belle chose que la philosophie et l'allemand ! Où en serions-nous sans le grand Hegel ! Stationnaires, immobiles, enfoncés dans le présent et la matière, rivés à l'être..... quel triste sort ! — grâce au philosophe, nous bougeons, nous progressons, nous ne sommes plus rien ; nous *devenons*..... quelque chose. — Tout marche, tout tourne et tourbillonne dans l'univers !..... valser !! délicieuse occupation ! et valser sans fin !..... une tête allemande peut seule y tenir !

Je faisais ces réflexions, avec bien d'autres, à la gare d'Olten, l'autre jour, en voyant défilier une caravane de pèlerins imberbes assez loustics. On m'apprit que c'était des Zoffingiens en chemin pour la ville sainte et équipés pour la circonstance. J'avais vu autrefois des membres de cette confrérie ; j'avais aussi porté une cape — verte ou blanche — je l'ai oublié ; — mais ce que je voyais ici en différait très-fort. — Quel progrès ! quel rapide *devenir* !

Dans la *cape* blanche, le liseré rouge avait tout envahi, à peine un fil blanc paraissait-il.

La forme du toquet avait obéi à la loi de transformation et s'était réduite aux dimensions d'une *tomme de chèvre*, ou, si l'on préfère d'un fromage de Brie. J'en compris la raison lorsque je la vis en place, fixée sur l'œil droit par un fil, traversant la perruque frisée, ornée par devant d'une rose aussi grande qu'elle, et par derrière d'une sorte de queue de chat blanc. On annonce que la *cape*, suivant la loi philosophique, est en voie de devenir orientale et va passer au turban.

De la tête, passons aux pieds ; là, le devenir suit l'ordre in-